

# L'acte

Olivier Saint-Pierre

## Qu'est ce qui est du chaos ?

Le chaos s'aperçoit dans une béance. Ça tourne de façon désordonnée, sans moteur. Le chaos est comme un virus, son désordre contamine. En peinture, il se répand dans la masse informe, envahit le pinceau, la main, le bras et tout l'être au-dessus. Les figures s'écroulent, se désagrègent et ne se distinguent plus. Rien qu'une masse informe maintenant. La lumière du jour se confond avec le cadavre de la peinture. L'œil veut voir mais il ne voit rien. La main veut faire, mais elle figée ou molle. Le temps s'arrête, il est terriblement long, sans fin, étranger et violent. Plus rien ne correspond.

Il y a comme un vertige, auto-mouvement du chaos, longue dégradation des repères sans lieu de pose, sans ici. Continuelle spirale où le corps se voit tomber avant de tomber.

Le chaos est une désespérance. Le chaos est comme une bête qui assaille et à la fin tue. Le chaos se réjouit de lui-même. « Vous qui entrez, laissez toute espérance »<sup>1</sup>.

## Qu'est-ce qui est de l'ordonnement ?

L'ordonnement est le contraire du chaos. Lumière, jour, compréhension, etc. Dans la clarté se distinguent les choses, ce qui est du perceptible et ce qui n'est pas perceptible. Déploiement du temps et de l'espace coutumiers. Une carte de l'être au monde se déploie, s'agence. Déploiement de ce qui était plié, replié.

L'ordonnement n'oublie pas l'ombre, d'autant plus que rien ne s'accorde vraiment. La vie, le quotidien, le rêve, l'inconnu, la perte et le gain à portée de main, font chalouper la vie. Notre marche tente la ligne droite, elle prend pour désir le soleil entier, mais aussi la ligne dure, comme la vision hypnotisante d'une mer monstrueuse et grave.

Le destin est entre ces deux points, du chaos au perceptible.

## Le destin

Le destin n'est pas synonyme de fatalité. Le destin est un acte. Regardons l'acte qu'il nous propose.

Pour cela regardons un extrait du film *Ivre de femmes et de peinture* du réalisateur coréen Kwon-taek Im.

Ce film retrace la vie du peintre coréen du XIXe siècle OHWON, sous le nom de Seung-ub.

Ce film n'est pas simplement un biopic suivant d'une façon romantique ou pire fantasmagorique, énonçant les aléas de la création d'un artiste. Ce film *regarde*. Rarement nous voyons à ce point-là le geste du peintre. L'acteur trace des traits, il ne joue pas à tracer des traits. L'acte du trait est saisissant.

Le trait, l'encre, les tracés, la couleur, s'inscrivent dans la surface et ouvrent cette surface. Point de représentation fantasmée, le réalisateur filme le dur réel du trait qui se doit d'apparaître visuellement et clairement afin de transmettre une émotion du temps et de la forme. On y perçoit l'acte du trait parmi l'infini possible et, noué à ce geste, le temps de l'épiphanie ou du miracle de la forme accomplie.

---

<sup>1</sup> Dante, *la divine Comédie, l'Enfer, chant III*, trad. J Risset, GF-Flammarion, 1992, p.41

On vient chercher Seung-ub. On lui transmet la requête d'une femme qui est malade et qui sait qu'elle va mourir. Elle désire que le peintre Seung-ub, dont elle connaît le talent, accepte avant qu'elle ne meure, de peindre à côté d'elle, elle déjà sur son lit tombal.

Il accepte.

Son art, nous le sentons, est à l'extrême limite du survivant et de la chute. La mort est présente autant que la vie.

Point d'esquisse, le risque est là. L'art vient du noir, du dessous du blanc de la page, comme si la sombre ombre du dessous venait à annoncer une nouvelle manière de voir dans l'apparaître. Il y a proprement une résurgence des signes, des oiseaux passés, morts, anciens, s'inscrivant de nouveau dans la vie. La peinture n'est plus une réalisation mais déjà présente une historicité, comme un destin.

Le trait soutient l'instant, un destin s'y révèle. Ici et maintenant il y a une présence au monde, un monde autant intime que proverbial.

Cette scène est proprement remarquable, presque inconcevable car nous voyons le destin en présence et en acte devant nous. Alors, comment comprendre suffisamment ce monde intime et ouvert tout à la fois.

Un peu d'analyse.

D'un côté, cette femme habillée de blanc couchée sur son lit blanc, la tête droite, bras croisés, la mort arrive. Elle ne tourne pas la tête, n'en a plus la force. Elle sait que le peintre est arrivé.

De l'autre côté, le peintre arrive furtivement comme une ombre, déploie la feuille blanche et trace son œuvre.

Le réalisateur a disposé un écran entre cette femme et le peintre. Un panneau de fibres végétales laisse passer une image atténuée de l'un et de l'autre, préservant à chacun d'eux une place singulière. Le peintre ne peint pas dans l'immédiateté du regard de cette femme. Ce qui se trace a son entière autonomie. La peinture de répond pas à une injonction, elle est dans sa propre demande.

Puis la femme regarde la peinture déroulée devant elle, et dans un lent basculement de la tête regarde le peintre. Ce regard s'adresse-t-il à l'homme, au peintre, à l'art, à l'œuvre ? N'est-ce point plutôt une vision ?

Il semble que, par ce regard, cette femme crée en même temps sa mort et une vie possible.

Ce n'est pas sa vie qui repasse dans son âme, c'est une vie créée à cet instant comme égale à l'instant de l'œuvre du peintre, une pure épiphanie, une pure éternité.

L'acte de peinture, que le regard de cette femme fait tout autant, se propage entre ces deux points, du chaos à la vie. De proche en proche, il se propage dans la chambre, dans le film, dans notre pensée. L'instant se démultiplie, s'agrandit de corps en corps, de places en places, restant dans son absolue unicité.

Rien de formel ici ne s'ordonne encore, tout est en suspension de l'instant touché. « L'image ici [...] se livre au paradoxe de s'ouvrir dans la clôture même du tombeau, telle est sa force sourde, son « réalisme de l'obscur »<sup>2</sup>. L'acte ici déploie et entoure, plie et déplie les feuillets des deux vies, donne le blanc de la mort annoncée à l'ombre de la vie hésitante.

---

<sup>2</sup> Yves Bonnefoy, *l'improbable et autres essais*, Paris, Folio essais, 1992

Les corps sont là et «seuls les corps existent dans l'espace, et seul le présent dans le temps. [...] Tous les corps sont causes, causes les uns par rapport aux autres, les uns pour les autres. L'unité des causes entre elles s'appelle Destin, dans l'étendue du présent [...]»<sup>3</sup>.

### **Le peintre, le chaos, l'acte, le destin**

Chose simple de la peinture : expérience d'atelier, la couleur.

Le peintre presse sur le tube et il en sort de la couleur. Cette couleur s'installe sur la palette. Déjà cette couleur pourrait être une œuvre à part entière. Elle a une totalité, comporte en elle une immanence intacte. Elle s'accomplit immédiatement en réponse au désir du peintre, elle est du domaine du pleinement donné. Pas de chaos, pas de tourment, le rêve et la clarté à portée de main.

Mais le peintre ne se satisfait pas de ce donné. Pour ainsi dire ce n'est pas son métier, il n'est pas là pour ça. L'artiste véritable provoque le chaos, il désire de nouveau le non connu. Il va tenter son inconnu afin de lui donner, par l'acte de peinture, une perception d'agencement valable pour être vécu et transmis.

Poursuivons : La couleur est sur la palette. Le peintre va plonger son pinceau dans cette couleur. S'il posait cette couleur immédiatement, la couleur sortie du tube correspondrait exactement à la couleur posée sur la toile. L'acte de peinture refuse cette mécanique simplifiée, une couleur se travaille déjà sur la palette. La couleur est remuée par le pinceau, regardée, oubliée, puis re-bougée, interrogée, aimée, etc. Parfois, cela va jusqu'à l'éreintement souhaitée de la couleur, qu'elle dise au moins son intériorité et son mystère. En chercher l'improbable, son épaisseur, une parole, un langage, le chemin de son tracé, une puissance de désir propre à instruire un acte de peinture.

Ainsi la peinture enfin posée sur la toile va instruire une histoire à l'égal d'une mythologie ou d'un destin comme si elle disait : « je suis et j'étais ». Par aplats ou par touches, si petites que soient les touches, leurs actes participent à tout l'acte et à tout le destin de la toile. Le tracé ou la touche du peintre accordent un temps retrouvé.

Ce film, dans son extrait, met en scène ce temps retrouvé, ce « je suis et j'étais ». L'acte ordonnance non une rigueur ou une perfection formelle mais un temps dans lequel le destin se déploie comme une œuvre.

La peinture de Pollock présente à merveille ses actes *au-dessus et par le chaos*. Chaque tracé (dripping) a son indépendance. Ces peintures sont le pur destin de leur existence. Et tout ceci dans une vitesse et un temps intime et transmissible qui ne laisse à quiconque l'envie de les objectifier.

Regardons aussi les sculptures de Michel-Ange "les Esclaves". Déjà corps et toujours masse. L'acte de ces corps dont le destin nous envahit. Vertige.

« Au début était le Verbe »

Le prologue de l'évangile de Saint-Jean acte magistralement et par une simplicité redoutable l'ordonnement du chaos primitif par le Verbe.

Si la Bible nomme le Début et le Verbe, soit Dieu, nous, nous sommes toujours en quête du début et de l'acte, point de certitude. Ce que nous souhaitons c'est d'acquérir une étendue où tout cela pourra se passer.

---

<sup>3</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, les éditions de minuit, 1969, p.13